



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

**ACCOMPAGNEMENT
LITTÉRAIRE
ET DOCUMENTAIRE
DE L'EXPOSITION :**

**JUIFS ET MUSULMANS
DE LA FRANCE COLONIALE
À NOS JOURS**



DÉPARTEMENT DE LA PÉDAGOGIE
Musée national de l'histoire de l'immigration

❖ SOMMAIRE

INTRODUCTION

Abdelkader Djemaï, <i>La dernière nuit de l'émir</i>	3
--	---

1860-1914 : ENSEMBLE MAIS DIFFÉRENTS

DANS LA SOCIÉTÉ COLONIALE

Albert Cohen, <i>Ô vous, frères humains</i>	5
Isabelle Eberhardt, <i>Sud Oranais</i>	6

ENGAGÉS DANS LE PROJET IMPÉRIAL FRANÇAIS

Albert Memmi, <i>La statue de sel</i>	8
Emmanuel Roblès, <i>Saison violente</i>	10
Yasmina Khadra, <i>Ce que le jour doit à la nuit</i>	13
Simone de Beauvoir, <i>La force de l'âge</i>	14

1939-1945 : DANS LE CHAOS DE LA GUERRE

Valérie Zenatti : <i>Jacob, Jacob</i>	15
Albert Memmi, <i>La statue de sel</i>	17
Myriam Ben, <i>Quand les cartes sont truquées</i>	19

1945-1967 : NOUVEAUX ÉTATS, NOUVEAUX DESTINS ?

Valérie Zenatti : <i>Jacob, Jacob</i>	20
Joseph Andras, <i>De nos frères blessés</i>	22
Kateb Yacine, <i>Le polygone étoilé</i>	23
Enrico Macias, <i>Adieu mon pays</i>	24

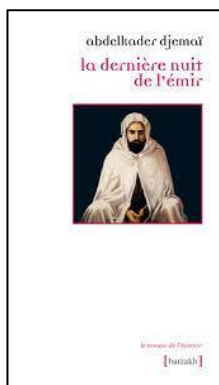
1967 ET APRÈS : ÉLOIGNEMENT ET OUBLI VERS

D'AUTRES DESTINS

Romain Gary (Emile Ajar), <i>La vie devant soi</i>	25
Linda Bendali, <i>Sarcelles, une utopie réussie ?</i>	26
Omar Benlalaa, <i>Tu n'habiteras jamais Paris</i>	26
Leïla Sebbar, <i>Mes Algéries en France</i>	27
Patrick Bruel, <i>Au café des délices</i>	29
Patrick Zachmann, <i>Mare mater</i>	30

Textes réunis par Christiane Audran-Delhez, Valérie Morin,
Véronique Servat et Malika Ziane.

❖ INTRODUCTION



ABDELKADER DJEMAÏ, LA DERNIÈRE NUIT DE L'ÉMIR, SEUIL, 2012.

Le journaliste et écrivain Abdelkader Djemaï, est un écrivain venu vivre en France en 1993. Outre ses activités journalistiques et littéraires, il anime des ateliers d'écriture, notamment en milieu scolaire ou carcéral. Auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans, il a reçu le Prix Découverte Albert Camus et le Prix Tropiques pour Un été de cendres (1995). Il a également été nommé chevalier des Arts

et des Lettres et a reçu le prix Amerigo Vespucci au Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges. L'Algérie et les Algériens sont présents dans la plupart de ses œuvres, de la Guerre d'indépendance à l'histoire de l'immigration. Dans ses dernières œuvres, il retravaille le temps long et le contexte historique par exemple Dans la dernière nuit de l'émir. En 2013, il a participé à un colloque organisé au Sénat sur l'islam des Lumières.

L'attaque de la Smala prit fin à quatre heures de l'après-midi. Mille cinq cents morts, plus de cinq mille prisonniers, des viols, le pillage des biens et la réquisition de quarante mille têtes de moutons endeuillèrent cette journée printanière.

Dans la grande nuit qui enveloppait le charnier, le lune, d'habitude pleine et luisante, avait la blancheur d'un pâle linceul.

Poussiéreux, épuisés et hagards, des survivants revinrent le lendemain pour ensevelir les morts d'une forêt de thuyas qui gardait encore, dans son ombre profonde et fraîche, les échos du massacre. Soucieux, comme l'était l'émir, de donner toujours une sépulture décente aux combattants, ils firent, dans la chaleur qui commençait à peser, la toilette des défunts avec l'eau de la source de Taguine. Puis, à la manière des femmes du marabout de Sidi Brahim, ils ouvrirent leurs vastes mains vers le ciel pour prier sur leurs tombes marquées par une pierre orientée vers la Mecque. Démunis, et sans gîte, de nouveau condamnés à l'errance, ils ne pouvaient pas offrir à la mémoire des disparus un repas d'adieu ni distribuer du pain de semoule, des dattes, ou des figues sèches.

Pour accompagner leur dernier et grand voyage, les tolbas en djelabas ne psalmodiaient pas, au-dessus de leurs dépouilles, des versets du Coran. C'est pourquoi les plus superstitieux craignaient, en pensant à la légende de la tribu des Beni Kelboun, que les chacals

aux yeux jaunes et les chiens errants au poil rare ne les déterrent à la nuit tombée ou au petit matin.

D'autres préférèrent emporter les corps de leurs proches pour les inhumer dans leurs douars aux cahutes en torchis et aux toits de chaume et de branchages.

La famille de l'émir avait réussi à sortir indemne de cette sanglante razzia.

Si elle ne fut pas décisive dans sa défaite – Abd el-Kader se battra encore pendant quatre ans –, cette prise entraîna la défection de certaines tribus et entama le crédit qu'on accordait jusque-là à sa capacité à se battre contre l'envahisseur.

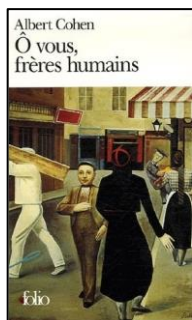
Quant au roi Louis-Philippe d'Orléans, il commanda à Horace Vernet, alors que l'on expérimentait, place de la Concorde, l'éclairage à l'électricité, un tableau pour immortaliser l'exploit de son fils, qui fut élevé au grade de général de division. Conservée au Musée national du château de Versailles, mesurant 21,39 mètres sur 4,89 mètres, *La Prise de la Smalah d'Abd el-Kader par le duc d'Aumale* connut un immense succès au Salon de 1845. Avec ses cent mètres carrés de surface, elle est la plus grande huile sur toile de l'histoire de la peinture.

Venet avait également utilisé sa flamboyante palette et son pinceau exalté pour célébrer les batailles de la Sickak, de la Somah et celle de l'Habra, remportée le 23 décembre 1835 contre m'infanterie régulière d'Abd el-Kader par le duc d'Orléans, le frère aîné du duc d'Aumale.

Avant Charles Baudelaire, qui jugeait que les tableaux d'Horace Vernet étaient le fruit d'« une masturbation agile et fréquent, une irritation de l'épiderme français », Théophile Gautier écrivit dans le journal *la Presse* du 18 mai 1845 : « De si beaux ennemis doivent être peints avec gravité et respect. Il n'y a rien de gai d'ailleurs dans cette irruption soudaine et violente d'un escadron de cavalerie au milieu d'un camp rempli de femmes, d'enfants et de vieillards ! Tuons les Arabes, puisque nous sommes en guerre avec eux, mais ne les peignons pas en faisant pour mourir des grimaces de Bobèche ; ils défendent leur religion et leur patrie, [...] ce sont des saints et des martyrs.

❖ 1860-1914 : ENSEMBLE MAIS DIFFÉRENTS DANS LA SOCIÉTÉ COLONIALE

**ALBERT COHEN : Ô VOUS, FRÈRES HUMAINS,
ÉDITIONS GALLIMARD, 1972**



Albert Cohen, né à Corfou (Grèce), le 16 août 1895, mort à Genève le 17 octobre 1981, est un écrivain, dramaturge et poète suisse romand dont l'œuvre est fortement influencée par ses racines juives. Issus d'une famille de fabricants de savon, les parents d'Albert décident d'émigrer à Marseille après un pogrom, alors qu'Albert n'a que 5 ans. Il y fait ses études secondaires puis ses études universitaires à Genève. Il a été attaché à la mission diplomatique du Bureau International du Travail à Genève. Pendant la guerre, il a été à Londres le conseiller juridique du Comité intergouvernemental pour les réfugiés, dont faisait partie la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Après la guerre, il travaille pour l'ONU. Il a publié de nombreux livres dont Belle du Seigneur est le plus connu.

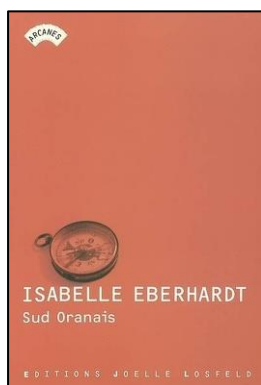
Le 16 août 1905, en sortant du lycée, il se fait traiter de « youpin » dans la rue par un camelot de la Canebière. Cette scène, extrêmement violente, raconte l'ampleur de l'antisémitisme encore en vigueur dans la société française.

Toi, tu es un youpin, hein ? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale youpin, hein ? je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein ? je vois ça à ta gueule, tu bouffes des louis d'or, hein ? tu aimes mieux ça que les bonbons, hein ? tu es encore un Français à la manque, hein ? je vois ça à ta gueule, tu es un sale juif, hein ? un sale juif, hein ? ton père est de la finance internationale, hein ? tu viens manger le pain des Français, hein ? messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit youtre pursang garanti de la confrérie du sécateur, raccourci où il faut, je les reconnais au premier coup, j'ai l'œil américain, moi, eh ben nous on aime pas les juifs par ici, c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, sont mauvais comme la gale, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume de gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames ? tu peux filer, on t'a assez vu, tu n'es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu n'as rien à faire chez nous, allez, file, débarrasse voir un peu le plancher, va un peu voir à Jérusalem si j'y suis.

**ISABELLE EBERHARDT, SUD ORANAIS,
GALLIMARD, 2003.**

Isabelle Eberhardt est une romancière, aventurière, d'origine russe par sa mère. Née le 17 février 1877 à Genève, elle est la dernière d'une fratrie comportant cinq enfants. Son père, intellectuel révolutionnaire, anarchiste, polyglotte, ne l'a pas reconnue. Elle garde de ses parents des origines floues (sa mère est juive et bâtarde), son goût des langues et des voyages. Elle connaît une enfance marginale et libertaire, hors de toute discipline et de toute contrainte, aimant s'habiller en garçon. Vivant à Genève, elle rencontre des voyageurs, des exilés qui trouvent refuge dans la ville suisse et dans la maison de ses parents. Fascinée par l'orient (elle parle turc et arabe, a une bonne connaissance de l'islam), elle le découvre réellement lors d'un voyage en Algérie en 1897. Elle s'installe à Bône (Annaba) avec sa mère et rapidement, porte des vêtements arabes, fume du kif et parle arabe. Elle se convertit à l'islam. Mais sa personnalité dénote dans cette civilisation où on n'aime pas le mélange des cultures et des genres. Elle connaît l'hostilité de la société française comme de la société arabe. Sa littérature parle de la difficile rencontre de deux cultures. Elle meurt à 27 ans, le 21 octobre 1904 dans la catastrophe d'Aïn-Sefra (crue de l'oued).

Sud Oranais est le journal de route du dernier séjour d'Isabelle Eberhardt dans cette région du Sahara algérien où des tribus rebelles résistent encore à la conquête coloniale au début du XX^e siècle. L'auteur raconte ses déambulations et ses rencontres des deux côtés d'une frontière encore peu dessinée avec le Maroc. Elle dévoile ici l'intérieur d'une société peu connue des Européens.



Dans le *Mellah*

Tard après la tombée de la nuit, les bruits confus se taisent peu à peu près de la fontaine, dans le silence de plus en plus vaste de la vallée qui va s'endormir.

La nuit violette est descendue sur la terre enfin apaisée.

Passons la porte des remparts.

Là, dans le *Mellah*, j'ai souvent l'impression d'une grande lanterne magique. J'Y viens, comme au spectacle, pour voir danser des formes dans le feu.

Devant leurs portes, les juives ont improvisé des foyers ; elles y cuisinent le repas du soir dans de grandes marmites de sorcière.

Les longues flammes des palmes sèches et le rougeoiement terne des feux de fiente de chameau illuminent les façades badigeonnées à la chaux et les murs en *toub*, qui prennent alors une patine fugitive d'or rouge et de rose ardent. Des silhouettes blanches s'agitent, tels des fantômes, et leurs ombres dansent sur les maisons basses et sur le sable où courent des reflets sanglants. Les hommes attendent, couchés à terre, ou occupés à la lueur des lumignons fumeux, à de menus travaux.

Des enfants jouent, passent et repassent dans les ondes lumineuses, avec des glissements de larves. Quelquefois, devant le foyer, une belle juive se redresse et s'étire, lasse, féline, dans la gloire des flammes de sang, qui la baignent toute de lumière rose et qui teintent sa pâleur étiolée d'un incarnat factice. [...] l'éclat de ses grands yeux bleus aux lourdes paupières.

Lueurs fugitives, scintillements métalliques de bijoux, formes blanches semblables à des apparitions de rêve, le *Mellah* de Kenadsa, laid dans le jour de pauvreté et de saleté irrémédiables, m'apparaît beau en cette première heure de la nuit, tel un coin de quelque cité enchantée, adoratrice du feu dévorateur et puissant.

Une juive chante d'une voix grêle pour endormir son enfant qui pleure aigrement. Un âne brait mélancoliquement dans une étable voisine. Il est tard et les juives rentrent. Les feux s'éteignent devant les portes closes.

Au loin, les *moueddhen* clament leur appel d'une insondable, et la paix engourdissante de l'Islam achève d'effacer les dernières visions du Mellah transfiguré.

❖ 1914-1939 : ENGAGÉS DANS LE PROJET IMPÉRIAL FRANÇAIS

ALBERT MEMMI : LA STATUE DE SEL, ÉDITIONS GALLIMARD, 1966

Albert Memmi
La statue de sel



Mordekhaï Alexandre Benillouche, personnage central du roman, découvre un autre monde en entrant au lycée. Victime de l'antisémitisme de ses professeurs et des élèves français, il se lie d'amitié avec un autre élève juif, Bissor, et se rapproche aussi d'un jeune bourgeois musulman, Ben Smaan, lui aussi victime de racisme. A l'approche du baccalauréat, les tensions indépendantistes se font jour en Tunisie et le jeune Ben Smaan s'engage dans la lutte.

A la récréation, Ben Smaan me rejoignit et m'annonça qu'il voulait me parler. Je me déclarai prêt à l'écouter mais, plissant ses petits yeux dans sa figure large, il me dit mystérieusement qu'il préférait un endroit clos. Nous prîmes donc rendez-vous en ville. Il m'apprit qu'il était secrétaire d'un mouvement de jeunesse politique comprenant exclusivement des fils du pays ; puis me proposa d'en faire partie. Cela me fit un très grand plaisir mais je fus bien embarrassé. Je souffrais certes de me découvrir de plus en plus étranger aux Européens, mais je n'avais jamais envisagé d'aller vers les musulmans. Je croyais que cette voie m'était fermée par les musulmans eux-mêmes.

- Précisément, me dit Ben Smaan, c'est une nouveauté de notre programme. Nous voudrions aussi des juifs ; nous voudrions exprimer les aspirations de toute la nation.
- Mais faisons-nous partie de la nation ?
- Bien sûr ! Où est né ton père ? et ton grand-père ? Avez-vous eu une autre nationalité depuis des siècles ? Non ? Alors !
- C'est vrai, dis-je, je suis né ici, comme mon père et mes ancêtres, et je n'ai pas encore quitté ce pays depuis ma naissance. Et tu considères, toi, que nous faisons partie de la même nation. Mais les autres, Ben Smaan, les autres ? Pour les autres, j'ai peur que nous soyons des étrangers.
- Peut-être, bien que les temps aient changé. Mais voilà justement du travail pour que les gens comme nous, nous qui savons parler, expliquer, convaincre : nous devons hâter la prise de conscience et l'union de tous les fils du pays. Pourquoi se priver du concours des juifs, d'une notable fraction de la population, particulièrement active, puissante et habile ?

La dernière partie de la phrase me déplut. Qu'entendait-il par puissante et habile ? Je préférerais croire à une maladresse verbale.

- Je ne puis être que d'accord ; j'avoue, cependant, mon pessimisme. On ne s'impose pas comme parent, ni comme voisin. C'est l'opinion de nombreux juifs, pour qui seul le départ, la solution sioniste...

Il m'interrompit des deux mains et de la bouche dédaigneuse, qu'il avait toute petite comme les yeux, et qu'il arrondissait pour marquer le refus ou l'indignation.

- Le sionisme ! Laissons cela, c'est une utopie, elle soulèverait tout le monde arabe. Que pourrait faire une poignée de fous contre tout le monde arabe ? Non, laissons ce qui nous désunit et voyons ce qui peut nous unir.

Je ne savais pas alors que pensez du sionisme, mais cette rapide exécution me froissa, la menace surtout me choqua. Cependant je sentais chez Ben Smaan un effort d'ouverture, une générosité sincère. De son passage aux Jeunesses socialistes, il avait retenu un humanisme large et la nécessité d'une libération sociale, tout autant que politique. Il comprenait fort bien que la bourgeoisie locale avait les mêmes appétits que les autres et que, tôt ou tard, il faudrait la combattre. Mais il avait quitté les socialistes lorsqu'il vit que les sections locales des partis européens ne pouvaient trouver audience et racine dans le peuple. Il fallait un parti indigène, exprimant le peuple et luttant pour lui. Ben Smaan parlait avec une certitude en sa mission que je lui enviais. Il connaissait les souffrances de son peuple et employait à les guérir. La justice semblait pour lui et son devoir transparent. Moi, quel était mon peuple ? Et que voulait-il ? Ma violence dans la controverse et le refus devenaient irrésolution, dépaysement, quand il faut construire.

- Tu sais ce que tu es et ce que tu veux : tu as de la chance. Si l'on te demandait à brûle-pourpoint quel est le premier de tes vœux politiques, tu répondrais le départ des Européens ou leur neutralisation. Moi, je suis obligé de réfléchir. Tu souhaites ardemment le retour à la culture et à la langue arabes. Moi, je suis maintenant de culture occidentale et serais incapable d'écrire et de m'exprimer complètement en arabe. Et pourtant les injustices, les refus de l'Europe...
- Notre travail n'en est que plus urgent, affirma Ben Smaan. Plus le temps passe, plus nous nous dénaturons. Il faut nous ressaisir, nous définir, édifier un programme clair.

Par pudeur je n'osai ajouter à Ben Smaan que, s'il fallait vaincre l'hostilité musulmane, il faudrait aussi dissiper la méfiance des juifs, que des siècles de peur avaient entourés de murs épais. Je songeai au fréquent dialogue, jamais terminé, avec mon père.

- Ils ne nous aiment pas, disait-il, amer.
- Et toi, les aimes-tu ?
- Pourquoi aimerais-je des gens qui me détestent ?
- Il faut bien que quelqu'un commence !

Il haussait les épaules.

Je promis à Ben Smaan de réfléchir. Et j'en parlai à Bissor, espérant qu'il m'accompagnerait. Tout de suite, je me heurtai à un refus obstiné.

- Tu ne les connais pas, me dit-il. Ben Smaan ne représente rien. Va en plein quartier arabe et plonge-toi dans cette foule aveugle et fanatique. Tu me diras ensuite si tu conserves l'impression de pouvoir travailler avec eux.

Il me rappela la mort de son père, leur magasin pillé et brûlé. Sur la figure de Bissor, son menton dur, ses grosses mâchoires musclées, ses grands yeux noisette toujours éclairés, il y avait un refus total, incompréhensif jusqu'au désespoir.

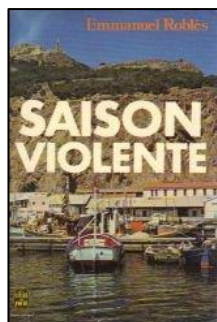
- Nous nous ferions des politesses jusqu'au jour où, de nouveau, ils nous tomberont dessus : je ne peux pas oublier, disait-il sombrement.

Il fallait oublier, pourtant, démolir les vieux murs. Moi aussi j'en connaissais, de sombres histoires, et même j'en possédais quelques expériences. Dans la rue Tarfoune, un jour, dans l'ardeur du jeu, un petit garçon juif accrocha, la boucle d'oreille d'une petite musulmane. Sous le choc, le bijou sectionna le lobe de l'oreille. Pendant trois jours la rue fut en révolution, les musulmans du quartier firent un véritable siège de la maison des juifs : refusant toute indemnité pécuniaire, ils exigeaient le petit garçon pour lui arracher l'oreille.

Une autre fois, à la suite d'une contestation entre le menuisier juif du quartier et un client musulman, le client, à bout d'arguments, coucha le menuisier par terre et tenta de lui scier le cou. L'artisan ne fut sauvé que par les cris à mort des femmes affolées.

Il fallait oublier, pourtant, et agir. Seule l'action pouvait nous sortir de cet emmurement réciproque.

EMMANUEL ROBLES : SAISON VIOLENTE, ÉDITIONS DU SEUIL, 1974



Emmanuel Roblès est né à Oran (Algérie) en 1914 et est mort à Boulogne-Billancourt le 22 février 1995. Son premier roman, L'Action, paraît à Alger en 1938. Proche d'Albert Camus avec lequel il partage des origines espagnoles et l'absence de père, il rejoint le groupe d'écrivains qui se retrouve autour de l'éditeur Edmond Charlot. Après la guerre, il fonde, en 1951, aux Éditions du Seuil, la collection « Méditerranée », qui révèle des écrivains comme Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, José Luis de Vilallonga et Marie Suisini. De ses nombreux voyages, il tire l'inspiration pour ses romans Le Vésuve, Les Couteaux, les Hauteurs de la ville pour lequel il reçoit le prix Femina en 1948. Certains de ces livres ont été portés à l'écran comme Cela s'appelle l'aurore, tourné par Luis Buñuel. Il écrit aussi des pièces de théâtre, il est traducteur de Federico Garcia Lorca. Il est élu à l'Académie Goncourt en 1973. Proche de Mouloud Feraoun, son condisciple à l'école normale d'Alger, il est aussi déchiré par la guerre d'Indépendance algérienne. En 1956, il participe au Comité pour la trêve civile en Algérie et préside l'appel à la trêve du 22 janvier avec Albert Camus. À la mort de celui-ci, il fait partie du premier cercle qui soutient Francine Camus. Après l'assassinat par l'OAS de Mouloud Feraoun le 15 mars 1962, il obtient la publication du Journal 1955-1962, tenu par ce dernier jusqu'à la veille de sa mort et dont il rédige la préface. Il s'installe à Paris aux lendemains de l'indépendance de l'Algérie.

Saison violente est un roman en grande partie autobiographique qui se déroule à Oran en 1927. Le héros est un jeune garçon que sa mère, veuve et pauvre, a du mal à élever seule. Elle le confie donc aux soins d'une femme austère, Mme Quinson, riche propriétaire foncière qui se fait fort de l'élever. Mais le jeune homme est confronté à une éducation stricte qui

choque ses origines modestes et aux maux de la société coloniale comme un racisme et un antisémitisme important.

Premier extrait :

Dès que ses amis sont partis elle prend Dolorès à témoin et les débîne avec une cruauté paisible. Dolorès approuve Madame, trouve que Madame a bien raison. Et il est vrai qu'aucun détail, aucun propos, aucun ridicule, aucune faute de langage n'a échappé à Madame, qu'elle les ressasse avec complaisance et qu'elle voit, je suppose, dans la médiocrité ou les insuffisances d'autrui l'évidence de ses propres mérites.

Ce trait amuse Yasmina qui me dit en arabe que « la patronne a une langue trempée dans le fel fel » (le piment de Cayenne). Je ris moins lorsqu'un soir Mme Quinson, ayant appris que j'ai Kalfon pour ami, s'exclame d'un ton courroucé :

« Un juif ! Mais tu es fou ? »

Je ne trouve rien là d'insensé mais au contraire de tout simple.

« Tu ne peux pas te choisir des amis « comifô », n'est-ce-pas ? »

Je réplique que Kalfon est un « type-bien », le meilleur d'entre nous peut-être, certainement le plus raisonnable, etc., mais je ne peux aller jusqu'au bout car elle s'enflamme :

« Je t'interdis de me répondre ! tu vas cesser de fréquenter ce garçon un point c'est tout ! Compris ! »

Mierda y mierda ! Je fréquenterai qui je voudrais.

Deuxième extrait :

En cette période électorale, des réunions se tenaient un peu partout après dîner, dans les préaux des écoles ou dans des salles privées. Nous nous y rendions en groupe. L'Union latine (parti antisémite) attirait des auditoires nombreux. La police, en faction devant la porte, exigeait que l'on montrât sa carte d'électeur. Inutile, pour nous, de chercher à pénétrer par ruse, on faisait bonne garde. Mais notre plaisir nous le prenions lorsque se présentaient des contradicteurs qui perturbaient la séance. Il y avait alors des vociférations, des cris : « Dehors les enjuivés ! » et l'on chantait La Marseillaise.

J'aimais La Marseillaise. Elle avait entraîné, ô Hugo ! « ces va-nu-pieds superbes » que j'admirais. Et que ce chant contre la « tyrannie » fût devenu celui de nos antisémites me semblait une sorte de profanation.

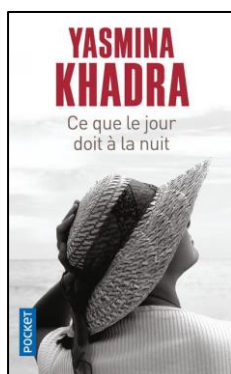
A la fin éclataient, parfois, des bagarres. Un soir, je vis expulser par des agents Nieto, le fils du charbonnier, arraché, extirpé, porté, traîné dehors, se protégeant d'une main la nuque et de l'autre « les parties nobles ». Nous l'avions ramené chez lui et je me souviens que, devant une borne-fontaine, Marco lui avait fouetté le visage d'un mouchoir mouillé comme on le fait pour un boxeur sonné.

Notre préférence allait aux séances du parti adverse, surtout si l'orateur en était Arcillas.

Beaucoup moins nombreux, le public pénétrait dans la salle, sans contrôle, mais entre deux haies d'agents aux ordres d'un commissaire qui nous dévisageait au passage, comme pour bien retenir les traits de chacun d'entre nous. Pas d'Algériens. Ils ne disposaient pas du droit de vote et, de toute manière, il n'était pas bon pour eux d'être remarqués par la police dans ce genre de réunions. Sarkos racontait qu'à la moindre occasion, ceux qu'on avait trop bien repérés, finissaient au poste et y subissaient des sévices. Je retrouvais souvent mon voisin, M. Serfati, marchand d'étoffes au bas de notre rue. Deux ans plus tôt, j'avais ramassé une avionnette en papier qui portait des inscriptions anti-sémites dont je ne m'étais pas soucié, et un lancer malheureux l'avait fait virer, voler à l'intérieur du magasin et atterrir sur le comptoir, juste sous son nez. M. Serfati m'avait regardé de loin, sans un geste, sans un mot. Et moi, j'avais eu honte, et longtemps je m'astreignis à un détour pour éviter ce regard. Et aujourd'hui M. Serfati, les deux mains appuyées sur sa canne ferrée (il avait une blessure de guerre au genou), ses décorations au revers du veston, m'accueillait chaque fois dans la salle avec un sourire de malice.

Maigre, les yeux fiévreux, le visage creusé, toujours vêtu d'un bleu de chauffe, Arcillas était un inscrit maritime qui naviguait à bord d'un cargo entre Oran et Marseille. Souvent emprisonné pour délit politique. Environ trente ans mais en paraissant bien davantage. Tuberculeux, sous l'effet combiné du travail dans les soutes et de l'inconfort des geôles. Il rythmait ses périodes oratoires en battant légèrement sa poitrine de son poing droit. Parfois il toussait, s'arrêtait, reprenait son souffle, le visage vers la table comme pour écouter en lui quelque chose qui se défaisait. Sa voix, un peu éraillée, devenait prenante dans certains moments d'éloquence. J'étais déjà très sensible à la force émotive de la voix humaine et Arcillas exerçait sur moi une sorte de séduction presque théâtrale. Il est vrai que son prestige se doublait, pour moi, de son métier de navigateur et de sa légende de persécuté. (Il arrivait, lorsqu'il débarquait, qu'on trouvât, comme par hasard, des tracts subversifs dans ses bagages.) Mais surtout son style oratoire, sa conviction, sa véhémence, ses nuances vocales, et jusqu'à sa manière pathétique de tousser fondaient mon admiration. Au-delà des attaques contre l'Union latine, il disait la peine de vivre, la nécessité pour les déshérités de s'unir, de refuser l'humiliation, qu'il prononçait « humiliation ». (Souvent, quand il parlait de cette fraternité et de cette dignité des pauvres, il me rappelait l'abbé Porteno). D'instinct, Arcillas savait de quelle maladie nous souffrions. Nous nous sentions tous des exclus, les exclus d'une société marâtre qui se servait de nous sans nous aimer. Aussi, ces discours nous insufflaient-ils une sorte de confiance, d'énergie, de dynamisme et nous applaudissions avec vigueur. A la vérité, ces applaudissements comportaient aussi une part de défi au service d'ordre qui se tenait près de la porte et dont les uniformes noirs traversaient, de temps en temps, la zone éclairée. A la sortie, quand je passais entre les agents, sous ces regards dissimulés par la visière des képis, il me semblait reconnaître de tous côtés les yeux de Mme Quinson et j'en éprouvais un malaise.

**YASMINA KHADRA, CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT,
JULLIARD, 2008.**



Le jeune Younès est né dans une famille pauvre qui déménage dans un bidonville dans la banlieue d'Oran. Son père le confie à un oncle pharmacien qui habite la petite ville de Rio Salado. Cela lui permet d'accéder à l'école et de fréquenter la société coloniale dans laquelle ils se constituent des amitiés solides.

« On nous appelait les doigts de la fourche.
Nous étions inséparables.

Il y avait Jean-Christophe Lamy, seize ans et déjà un géant. Parce qu'il était l'aîné, il était le chef. Blond comme une botte de foin, un sourire éternel prétendant sur les lèvres ; la plupart des filles de Rio Salado fantasmaient sur lui. Mais, depuis qu'Isabelle Rucillio avait consenti à le prendre provisoirement pour « fiancé », il se tenait à carreau.

Il y avait Fabrice Scamaroni, de deux mois mon cadet, un garçon sublime, le cœur sur la main et la tête dans les nuages ; il ambitionnait de devenir romancier. Sa mère, une jeune veuve un peu déjantée, possédait de boutiques à Rio et à Oran. Elle menait sa vie comme elle l'entendait et était la seule femme de la région à conduire une voiture. Les mauvaises langues salivaient à son sujet à se déshydrater ; Mme Scamaroni s'en moquait. Elle était belle. Riche. Indépendante. Que demander de plus ?... L'été, elle nous bousculait tous les quatre sur la banquette arrière de sa robuste traction avant six cylindres de quinze chevaux et nous emmenait à Turgot-plage. Après la baignade, elle improvisait un barbecue et nous gavait d'olives noires, de brochettes d'agneau et de sardines grillées sur la braise.

Puis il y avait Simon Benyamin, juif autochtone, quinze ans comme moi ; court sur pattes, bedonnant, voire rondouillard, et des coups tordus à en revendre. C'était un joyeux drille, un peu désabusé à cause de ses revers affectifs, mais attachant quand il voulait bien s'en donner la peine. Il rêvait de faire carrière dans le théâtre ou le cinéma. A Rio, sa famille n'avait pas la cote. Son père portait la scoumoune ; il ne montait une affaire que pour se casser les dents dessus, si bien qu'il devait de l'argent à tout le monde, y compris aux saisonniers.

Simon et moi étions le plus souvent ensemble. Nous habitions à une portée de fronde l'un de l'autre, et il passait tous les jours me prendre avant de rejoindre Jean-Christophe sur la colline. C'était notre garnison à nous, la colline. Nous aimions nous retrouver sous l'olivier centenaire qui trônait à son sommet et regarder Rio miroiter de chaleur à nos pieds. Fabrice nous rejoignait en dernier, un couffin rempli de sandwiches au saucisson casher, de piments marinés et de fruits de saison. Nous restions là jusque tard dans la nuit, à échafauder des projets improbables et à écouter Jean-Christophe nous raconter dans le détail les petites misères que lui faisait subir Isabelle Rucillio. Quant à Fabrice, il nous

soûlait avec ses poèmes et sa prose dysentérique, alignant des vocables qu'il était le seul à savoir dénicher dans le dictionnaire ».

**SIMONE DE BEAUVOIR, LA FORCE DE L'ÂGE,
GALLIMARD, 1960.**



Dans le deuxième tome de son autobiographie, Simone de Beauvoir retrace un de ses nombreux voyages avec Jean-Paul Sartre. Après l'Espagne et la Grèce, ils se rendent au Maroc à l'été 1939. Ils s'arrêtent dans la plupart des grandes villes du pays dont Casablanca. C'est le quartier de Bousbir qui retient leur attention ; dans cette partie de la ville les prostituées juives et musulmanes se côtoient. Leur périple les conduit ensuite vers le Sud.

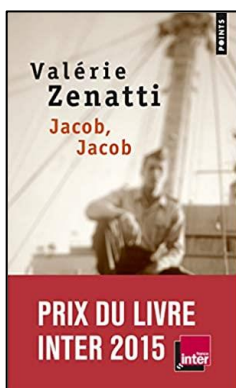
À Casablanca, le quartier européen nous ennuya ; nous cherchâmes les bidonvilles que nous n'eûmes que trop de facilités à trouver ; la vie y était encore plus affreuse que dans les affreux quartiers d'Athènes, et c'était une œuvre française ; nous les traversâmes hâtivement : nous avons honte. Fidèles aux traditions dont j'ai parlé, qu'avaient forgé Gide Larbaud, Morand et de nombreux autres épigones, nous allâmes au Bousbir. Dans la nonchalance de l'après-midi, on aurait dit – scindé en deux quartiers, l'arabe et le juif – un de ces villages artificiels, qu'on visite dans certaines expositions ; je m'étonnai d'y trouver des épiceries, des cafés. Une Arabe couverte de tatouages, de bijoux bruyants et d'une longue robe nous emmena dans un bistrot puis dans sa chambre ; elle ôta sa robe, fit trembler son ventre et fuma une cigarette avec son sexe. [...]

Nous avons gagné le Sud en autocar. Nous étions les seuls passagers européens et le chauffeur, européen, nous faisait asseoir à côté de lui : nous recevions l'énorme chaleur du moteur, l'odeur, l'essence et je me crus plus d'une fois au bord de la congestion ; si je tendais le bras par la fenêtre ouverte l'air rouge me brûlait : on roulait à travers une fournaise. Cette région où les gens ne mangeaient jamais assez était chroniquement dévastée par la sécheresse et la famine : nous étions dans une de ces années néfastes. Des hordes désespérées avaient tenté de monter vers le Nord ; les autorités avaient fait barrer les routes : on leur donnait un peu de soupe et on les refoulait. Les gens étaient morts comme des mouches, ceux qui survivaient avaient l'air d'agonisants. De loin en loin nous faisons halte dans un village ; dans la buvette épicerie, toujours tenue par un jeune juif coiffé d'une calotte noire, nous avalions de grands verres d'eau ; je n'aimais pas voir la population

déguenillée et hâve qui assiégeait le car ; ils réclamaient anxieusement les marchandises qu'ils avaient commandées en ville : en général des engrais. Le chauffeur jouait les caïds : il jetait les colis comme des aumônes, et leur distribution ne paraissait dépendre que de sa bénévolence et de son arbitraire. Souvent, il passait sans s'arrêter devant les groupes immobiles sous les palmiers ; il ralentissait à peine pendant que le petit indigène qui le secondait lançait les sacs et les paquets du haut du car.

❖ 1939-1945 : DANS LE CHAOS DE LA GUERRE

VALÉRIE ZENATTI, JACOB, JACOB, ÉDITIONS DE L'OLIVIER, 2014



Valérie Zenatti est née le 1^{er} avril 1970 à Nice où elle passe son enfance puis vit huit ans en Israël, période qui marque son expérience d'écrivaine. De retour à Paris, elle suit une formation d'histoire et d'hébreu aux Langues O, passe son agrégation d'hébreu. Elle devient journaliste radio, enseigne l'hébreu et en 2004, décide de se consacrer en totalité à l'écriture. Jacob, Jacob est son quatrième roman.

Jacob Melki est un jeune homme issu d'une famille juive de Constantine, le petit dernier d'une fratrie nombreuse composée uniquement de garçons. Il est le préféré de sa mère, Rachel, qui l'a eu sur le tard et lui a donné le prénom d'un frère mort à l'âge de trois ans. Au moment de la guerre, les juifs d'Algérie sont exclus de la communauté française par les lois du gouvernement de Vichy. L'Algérie est libérée en novembre 1942 par le débarquement anglo-américain et les jeunes français sont incorporés dans l'armée d'Afrique. Jacob en fait partie. Sa mère, inquiète de son sort, part à sa caserne pour le retrouver et lui apporter des gâteaux qu'il aime tant.

À la caserne de Touggourt, on prend à peine le temps de répondre à la femme qui s'exprime moitié en français moitié en arabe, passe du vouvoiement au tutoiement de manière incohérente, appelle « mon fils » le lieutenant qui s'est arrêté un instant pour l'écouter, touché, elle lui évoque sa grand-mère corse, elle est à la recherche du sien, de fils, il est tiraillé, Jacob Melki, il a une très belle voix et des cheveux châtain, une cicatrice sur le crâne côté gauche, il

s'est cogné au coin de la table quand il avait un an et demi, il était sage mais plein de vie aussi, il avait dansé en battant des mains, perdu l'équilibre, c'est comme ça qu'il s'est cogné, il a beaucoup saigné, ça saigne tellement la tête, j'ai couru avec lui dans les bras jusqu'au dispensaire sans m'arrêter, sans respirer, maintenant il est soldat français, tu ne sais pas où il est, mon fils ? Le lieutenant demande à Rachel la date d'incorporation de Jacob, elle ne comprend pas le mot incorporation, il explique, quel jour votre fils est-il parti à l'armée ? Le 22 juin, à neuf heures il est parti, je ne l'ai pas vu depuis, je le languis beaucoup. Le lieutenant se doute que Jacob est prêt à accoster en Provence, il n'en dit rien à Rachel, il pense qu'elle serait heureuse de savoir qu'elle peut le retrouver quelque part, elle vivra quelques jours encore en l'imaginant tout proche et non pas de l'autre côté de la mer face à l'ennemi allemand dont on dit que la cruauté est sans limites, il saisit un bordereau de l'armurerie, le feuillette, concentré, dit, Jacob Melki, oui, le voilà, il est à la caserne d'Aumale.

La caserne d'Aumale, comme le lycée d'Aumale, c'est bon signe, songe Rachel, Jacob est protégé par le duc d'Aumale. Il avait de si bonnes notes, toujours dans les premiers, premier prix de récitation et deuxième prix de composition, il a pourtant raté l'école pendant deux ans quand on l'a renvoyé en 1941 parce que la France avait décidé que les juifs d'Algérie étaient de nouveau des Indigènes. Le directeur du lycée avait convoqué Jacob dans son bureau avec d'autres camarades dont la sonorité du nom ne laissait planer aucun doute sur leur qualité d'éléments irrémédiablement étrangers à la France. Je suis désolé, avait-il dit, ce sont les directives, les enfants juifs n'ont plus le droit de fréquenter nos établissements. Jacob l'avait regardé comme si on lui avait découvert une bosse dans le dos, il avait baissé la tête en murmurant mais comment on va faire alors étudier, le directeur avait écarté les bras en lançant un coup d'œil en biais sur le portrait du maréchal Pétain accroché près de la fenêtre. Dans la soirée, le professeur d'anglais, monsieur Adda, était venu frapper à leur porte. Rachel était gênée de le recevoir dans un appartement si petit où on se cognait les uns aux autres, elle avait envoyé Madeleine et les enfants dans la chambre à coucher, monsieur Adda avait fait semblant de ne rien remarquer, s'était assis sur une chaise comme s'il était dans la salle des fêtes de la mairie et avait dit : ce décret est infâme. Tous avaient hoché la tête vigoureusement sans comprendre, devinant qu'ils ne pouvaient qu'être d'accord avec le mot et le ton catégorique qui l'imprégnait. Nous aussi on nous a chassés du lycée, ils ne veulent plus de juifs, ni comme professeurs ni comme élèves, alors on a décidé de continuer à donner des cours aux enfants, ça se passera chez moi, tu viendras tous les matins à neuf heures, avait-il précisé en fixant Jacob, et on leur prouvera que les juifs tiennent par-dessus tout à l'instruction. Ainsi, en étudiant quelques heures par jour dans l'appartement de

monsieur Adda, entassé dans la salle à manger avec ses camarades, Jacob avait appris tout le programme de seconde, les yeux rivés sur le dessin du tapis qui aimantait son regard, et l'année suivante, retournant au lycée après le débarquement américain, il avait même eu le premier prix d'anglais, à force de le chanter, il savait bien le parler, ça lui permettra sûrement de trouver une bonne situation, à mon Jacob, ma vie, Dieu le protège là où il est, à la caserne d'Aumale, maintenant la France ne le rejette plus, au contraire, elle le juge suffisamment français pour porter l'uniforme de son armée, il est lavé de la honte d'avoir été chassé de l'école.

ALBERT MEMMI : LA STATUE DE SEL, ÉDITIONS GALLIMARD, 1966

Le héros du roman, Mordekhai Alexandre Benillouche, est en Tunisie au moment de la guerre. Il découvre les lois antijuives du régime de Vichy et, en réaction, démissionne du lycée. En 1942, afin de contrer le débarquement allié au Maroc et en Algérie, les forces de l'Axe envahissent la Tunisie. Le joug allemand s'impose sur la communauté juive tunisienne.

Avec les Allemands, la tragédie fut immédiate. Mais je n'eus plus le temps de réfléchir ; nous fûmes plongés dans un tourbillon tel que nous ne pûmes souffler qu'une fois les Allemands partis. La tragédie rend certes moins lucide. Le lendemain matin de ce sinistre soir où la ville obscure s'installaient les postes allemands, la Kommandantur prit la première mesure antijuive. Munie de listes fort bien faites, les policiers allemands, dûment accompagnés de collègues français, allèrent cueillir plusieurs centaines d'otages. Il fut annoncé qu'au premier refus, ils seraient fusillés. Puis, les réquisitions, les exactions et les assassinats commencèrent. Aujourd'hui que les nouvelles du reste du monde me sont connues, je sais que nous n'avons pas atteint le fond de l'abîme. Il n'y eut pas de fours crématoires chez nous. Ceux qui furent embarqués pour l'Allemagne y sont probablement passés ; mais nous ne le sûmes pas alors. Notre ignorance naïve des choses de la guerre, notre étonnement devant ce bouleversement de notre vie quotidienne nous ont préservés du désespoir. J'ai appris à le connaître depuis, je sais quels dangers nous avons courus et quels nous restaient à courir. C'est pourquoi je veux passer rapidement sur cette partie de mon histoire. Mais enfin, moindre seulement comparée à l'extrême misère des autres, nous eûmes notre part.

Nous eûmes nos victimes, exécutées par punitions, erreurs ou plaisanteries, nos femmes violées, nos demeures pillées. Les Allemands tiraient dans les fenêtres, sous prétexte de faire respecter le couvre-feu, de préférence lorsqu'ils y voyaient quelqu'un, et seulement dans les maisons juives ; le lendemain nous apprenions le nom de la victime. Des camions allemands, ou collaborateurs, stoppaient devant un immeuble habité par les juifs. Des soldats en descendaient qui bloquaient les ouvertures et donnaient ordre aux occupants de s'en

aller à la minute. Sans trop comprendre ce qui leur arrivait, les malheureux se trouvaient brusquement sur le trottoir, aussi démunis que le jour de leur naissance, femmes et enfants pleurant. Les viols, nous ne les apprenions guère que par ouï-dire, les victimes préférant le silence. L'impression de cauchemar, de rêve éveillé, était accentuée par l'angoisse des bombardements de nuit et de jour, de plus en plus violents, de plus en plus fréquents, qui désarticulaient notre durée habituelle. Nous vivions et dormions à tort et à travers.

Bientôt cependant, le désordre et la peur nous devenant familiers, nous commençâmes à nous en accommoder. Aussitôt que nous cherchâmes à réagir, nous découvrîmes notre isolement et notre faiblesse. Les musulmans refusaient de prendre parti dans une guerre entre Européens. Ce fut miracle, au contraire, et justice à leur rendre, que les masses musulmanes n'aient pas été complètement conquises aux nazis. Car rien ne fut négligé, promesses d'indépendance, émissions arabes à Radio-Berlin, rappel des amitiés islamiques de Guillaume II. Les Italiens, travaillés par les fascistes, distribution gratuite de chemises noires, organisation de fêtes splendides, annonce de l'âge d'or romain, croyaient vivre la grande Italie. Beaucoup de Français, réactionnaires par situation et par goût, voyaient s'incarner le régime de leurs rêves. Les autres, désorientés, surveillés, faisaient les morts. Nous étions bien seuls, beaucoup plus dangereusement seuls que dans n'importe quel autre pays. Car aucun camouflage n'était possible, chaque groupe, chaque individu étant parfaitement identifiable. Nous n'y avons certes pas pensé, parce que nous étions coupés de tout renseignement extérieur, mais de toute manière, aucune résistance n'était concevable pour nous. Le moindre geste aurait entraîné un facile massacre dans l'indifférence ou la joie de tous les autres. Ce bilan, d'une netteté désastreuse, je le fais maintenant. Sur le moment, je ne vis pas, heureusement, l'étendue de notre solitude. Le huitième jour, tous leurs dispositifs en place, les Allemands exigèrent le rassemblement de tous les hommes de dix-huit à quarante ans pour les diriger vers les camps. Notre premier réflexe fut de demander conseil et protection à la Résidence générale. A leur stupéfaction, les délégués furent mis à la porte.

- Messieurs, leur déclara le Résident général, je suis moi-même aux ordres des Allemands.

Pour la première fois qu'elle avait besoin de sa protection, son tuteur français abandonnait la communauté. Effarée, irresponsable, elle se trouvait seule pour décider de son histoire.

MYRIAM BEN, QUAND LES CARTES SONT TRUQUÉES, MÉMOIRES, L'HARMATTAN, PARIS, 1999



Myriam ben (1928-2001) est une romancière, poétesse, institutrice et militante communiste algérienne de confession juive.

Son père est un commerçant et sa mère est mère au foyer. Elle vit avec sa famille à Alger, dans le quartier de La Redoute. Elle est exclue de l'école en 1942 à la suite des lois de Vichy. À la fin de la guerre, elle reprend ses études à l'école française et poursuit des études de philosophie. Elle devient institutrice. Politisée (son père était communiste et agent de liaison durant la guerre), elle rejoint le parti communiste et la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Condamnée par contumace à 20 ans de travaux forcés pour ses activités d'agent de liaison, elle plonge dans la clandestinité. À l'indépendance du pays, elle obtient la nationalité algérienne et exerce en tant qu'institutrice. Elle quitte l'Algérie en 1990 pendant la guerre civile.

*« Une fois seule à la maison, j'entrepris de déchiffrer les imprimés et je lus en tête de la première page :
RECENSEMENT DES JUIFS
Je me demandais ce que cela signifiait, et je lus, comprenant plus ou moins, toutes les feuilles imprimées qui demandaient un nombre incroyable de choses : les noms des parents, des enfants, des grands-parents maternels, des grands-parents paternels et une question : avez-vous au moins deux grands parents juifs ?
Pourquoi ces papiers ? Pourquoi seuls les juifs recevaient de tels papiers ?
Le soir, quand mes parents rentrèrent, comme d'habitude vers vingt heures, je ne dis rien à mon père et montrait les imprimés à ma mère. Elle me dit aussitôt :
-Est-ce que ton père les a vus ?
-Non.
- Ben. Alors ne dis rien. Je lui en parlerai
(...)
Je m'endormais et me réveillai presque aussitôt. Je vis mon père et ma mère parlant à voix très basse des papiers à remplir (...)
- Non. Je ne remplirai pas ces imprimés.
- Mais voyons, il le faut. Nous ne pouvons pas faire autrement.
- J'ai dit non ! non ! et non ! Je ne remplirai pas ces feuilles. Je comprends maintenant pourquoi Monsieur Sidi Ahmed est venu nous voir hier soir.
- Hier soir ?
- (...) Il m'a dit : « Monsieur Ben, nous savons ce qui se prépare pour vous. Moi je suis venu vous dire que nous sommes des frères. Dites à Olga qu'elle fasse aux filles un trousseau de robes de bled et aux garçons des gandouras et achetez-leur des bournous. Préparez tous ces trousseaux et marquez-les de leurs noms. A la moindre menace, nous les*

« Une fois seule à la maison, j'entrepris de déchiffrer les imprimés et je lus en tête de la première page :

RECENSEMENT DES JUIFS

Je me demandais ce que cela signifiait, et je lus, comprenant plus ou moins, toutes les feuilles imprimées qui demandaient un nombre incroyable de choses : les noms des parents, des enfants, des grands-parents maternels, des grands-parents paternels et une question : avez-vous au moins deux grands parents juifs ?

Pourquoi ces papiers ? Pourquoi seuls les juifs recevaient de tels papiers ?

Le soir, quand mes parents rentrèrent, comme d'habitude vers vingt heures, je ne dis rien à mon père et montrait les imprimés à ma mère. Elle me dit aussitôt :

-Est-ce que ton père les a vus ?

-Non.

- Ben. Alors ne dis rien. Je lui en parlerai

(...)

Je m'endormais et me réveillai presque aussitôt. Je vis mon père et ma mère parlant à voix très basse des papiers à remplir (...)

- Non. Je ne remplirai pas ces imprimés.
- Mais voyons, il le faut. Nous ne pouvons pas faire autrement.
- J'ai dit non ! non ! et non ! Je ne remplirai pas ces feuilles. Je comprends maintenant pourquoi Monsieur Sidi Ahmed est venu nous voir hier soir.
- Hier soir ?
- (...) Il m'a dit : « Monsieur Ben, nous savons ce qui se prépare pour vous. Moi je suis venu vous dire que nous sommes des frères. Dites à Olga qu'elle fasse aux filles un trousseau de robes de bled et aux garçons des gandouras et achetez-leur des bournous. Préparez tous ces trousseaux et marquez-les de leurs noms. A la moindre menace, nous les

conduirons au bled et ni vu ni connu ». Voilà je comprends sa démarche d’hier. Mais je te dis et te le répète, je ne remplirai pas ses feuilles (...)
Ma mère tentait doucement de le calmer. (...)

- Tu ne veux donc pas comprendre que si je remplis ces feuilles et si je les remets à la mairie, je conduis toute ma famille à l’abattoir ? Tu m’entends. Ces feuilles, c’est notre passeport pour l’abattoir.

Et ma mère sortit en s’essuyant les yeux. Quand il fut seul, mon père se prit la tête dans les mains et gémit :

- Mon Dieu. Mon Dieu, mais qu’est-ce que nous allons devenir ?

❖ 1945-1967 : NOUVEAUX ÉTATS, NOUVEAUX DESTINS ?

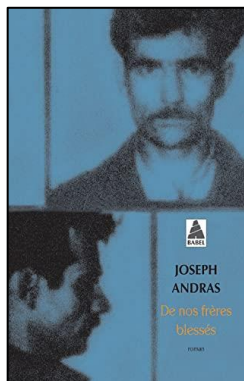
VALÉRIE ZENATTI, *JACOB, JACOB*, ÉDITIONS DE L’OLIVIER, 2014

Jacob Melki, jeune juif de Constantine est enrôlé dans l’Armée d’Afrique en 1944 et part faire le débarquement en Provence. Il meurt dans les Vosges et sa mère n’arrive pas à se remettre de son deuil. Des années plus tard, les juifs de Constantine vivent la guerre d’indépendance comme un déchirement car les communautés arabes et juives ont toujours vécu ensemble. Le meurtre du chanteur populaire Cheikh Raymond est le déclenchement du départ de la communauté de Constantine pour la France.

Tu as appris la nouvelle, maman, c’est terrible, et aucun son n’avait pu sortir de la bouche de Madeleine, elle regardait sa fille, une interrogation hébétée dans ses yeux couleur miel, tu as entendu la nouvelle, maman, ils ont assassiné Cheikh Raymond, place Négrier, il était en train de faire son marché, quelqu’un a tiré sur lui. Madeleine s’est mise à trembler de la tête aux pieds, la foule les avait dépassées, houle d’hommes et de femmes en habits d’été charriant un murmure incrédule, ils ont tué Cheikh Raymond, ils ont tué Cheikh Raymond. Camille avait soutenu sa mère sur le point de s’évanouir, de l’eau, de l’eau, est-ce que quelqu’un a de l’eau, avait-elle crié en agrippant les passants. Une femme avait sorti un pot de lait de son cabas, elle aussi faisait son marché place Négrier au moment où un homme avait tiré une balle dans la nuque de Cheikh Raymond avant de s’enfuir, elle n’avait pas pris la peine de rentrer chez elle et se dirigeait comme les autres vers le cimetière pour l’enterrement, non loin de l’emplacement où Abraham reposait après quatre années d’hôpital, de rémission, de courts séjours à la maison que sa présence désormais calme remplissait d’une douceur poignante. Son ortolan préféré, le maître siffleur, était mort le lendemain, petit corps aux pattes repliées sur son duvet froid que les deux autres oiseaux avaient contemplé sans comprendre, et qui avaient cessé de chanter ce jour-là.

Quelques mois après ces instants sur le pont qui ancreraient définitivement la terreur dans le corps de Madeleine, le 20 novembre 1961, la cage était posée à l'arrière d'une calèche sur les matelas roulés dans les plis desquels Madeleine, Camille et Fanny avaient fourré leurs vêtements. Camille s'était occupée de tout, depuis la mort de son père et l'éloignement de Gabriel le champ était libre, elle avait le cœur serré de quitter sa ville natale, de voir les yeux rougis de Madeleine effrayée par un nouvel arrachement, mais elle ne pouvait empêcher des ondes d'excitation de la parcourir. Là-bas, en France où Rachel était déjà partie avec Isaac et sa famille, une autre vie l'attendait, peut-être quelque chose qui ressemblait plus à l'idée qu'elle se faisait de la vie, un peu plus libre, dégagée des liens familiaux qui l'étranglaient. Elle avait demandé au cocher de passer par le pont Sidi M'cid et il avait hoché la tête, ils lui demandaient tous ça, ceux qui partaient, les dizaines de milliers de juifs de Constantine qui avaient compris que l'assassinat de leur musicien et chanteur adulé par les juifs et les Arabes était plus qu'un avertissement : un signe funeste. Partez, partez, nous avons choisi de rompre le lien qui nous unissait depuis des siècles. Vous continuez à parler notre langue, à enduire vos mains de henné pour les fiançailles de vos enfants, à cuisiner comme nous, mais vous êtes des traîtres, alliés depuis cent ans aux Français, remplis d'orgueil à la pensée de posséder leurs cartes d'identité grises. Voyez, nous sommes capables d'atteindre l'être qui vous est le plus cher et que nous aimions aussi, un chanteur qui nous bouleversait et nous mettait en transe, accompagnait nos mariages et nos douleurs, disait mieux que nous ce que nous ressentions. Alors ils étaient résolus à quitter la forteresse qui ne pouvait plus les protéger, devenue piège, champ de bataille et de mort, et c'était leur dernier désir, traverser le pont, parcourir une dernière fois la passerelle des vertiges suspendue au-dessus du vide. Ils contemplaient les falaises, le cimetière où ils avaient laissé les leurs, Jacob, Haïm, Abraham et tant d'autres, ils fixaient le Rhumel comme s'ils pouvaient l'arracher avec leurs yeux pour l'emporter avec eux, ils pensaient tous à la première fois où ils avaient franchi le pont, fiers et apeurés, aux jours d'hiver où il était ourlé de neige, aux jours d'automne où il se fondait dans la brume, ils n'imaginaient pas alors qu'il y aurait une fin, ils ne savaient pas qu'ils arriveraient au bout une dernière fois, tremblants, et que lui, indifférent à leur départ, rétrécirait derrière eux, et de leur vue, de leur vie, il disparaîtrait.

**JOSEPH ANDRAS, DE NOS FRÈRES BLESSÉS,
ÉDITIONS ACTE SUD, 2016**



Fernand Yveton est un communiste qui soutient l'indépendance de l'Algérie. En 1956, à Alger, il pose une bombe dans son usine ; elle n'explose pas mais il se fait arrêter et soumis à des interrogatoires musclés. Perçu comme un traître par les militaires qui l'interrogent, il est mis en prison à Alger et attend son jugement.

Fernand est allongé sur la couchette de sa cellule, qu'il partage avec deux détenus, deux Arabes dont il ignore encore le nom (l'un d'eux dort d'un même ronflement depuis son arrivée, l'autre est à l'infirmierie). Le système colonial se poursuit jusqu'ici : les Européens bénéficient de deux couvertures et les indigènes d'une seule ; les premiers de deux douches et d'autant de rasages hebdomadaires et les seconds d'un seul. La porte s'ouvre. Un individu entre, escorté d'un gardien. Il se présente à Fernand : Albert Smadja, avocat. Les deux hommes se serrent la main et le gardien se retire. Il n'y a nulle part où s'asseoir, s'excuse le prisonnier. Smadja est brun, les yeux blottis sous les paupières, la peau épaisse de sable humide. Il est communiste et juif. Le bâtonnier Perrin l'a chargé de défendre Iveton comme commis d'office. Fernand écoute ; il ne connaît rien, ou presque, des coulisses et des sous-sols de la Justice. Smadja préfère se montrer honnête avec lui : il désapprouve son geste mais fera, naturellement, tout ce qui est en son pouvoir, même s'il n'est encore qu'un jeune avocat débutant, pour plaider sa cause. Fernand demande, en mimant de sa main droite, à hauteur du cou, un geste de décapitation : c'est la tête ? Le bâtonnier, répond l'avocat, pense que vous vous en tirerez avec une peine de prison car il est impossible que l'on vous exécute alors que vous n'avez tué personne. Et vous qu'en pensez-vous ? Smadja marque une pause, visiblement gêné. Son silence se roule en boule au fond de sa gorge. Pour être tout à fait franc avec vous, Fernand, je ne tenais pas à gérer ce dossier, je ne suis qu'un avocat stagiaire de troisième année, je doute d'avoir la carrure pour ça... Vous savez, le climat est épouvantable à Alger. Tout le monde la veut, justement, votre tête ».

KATEB YACINE, *LE POLYGONE ÉTOILE*, SEUIL, 1966



« Fasciné par l'image ancestrale et typiquement méditerranéenne de la figure géométrique du polygone étoilé, Kateb en fait le symbole de son expression littéraire, celle de l'histoire des peuples bâtie sur l'exil, à la croisée des cultures, celle nécessairement à la forme éclatée, alliant à la fois le théâtre, la poésie et le roman », écrit l'universitaire Marine Piriou. La dimension mythique croise l'inscription réaliste dans l'histoire de l'Algérie, notamment celle de l'émigration vers la France.

Sur les quais du port d'Alger, Lakhdar et son compagnon Brahim ont embarqué clandestinement sur le *Ville d'Oran*, pour rejoindre Marseille.

- Je remets pas les pieds au pays. Ou plutôt, je reviens tel que j'étais parti, mais je fais suivre cent complets pendus dans des valises pareilles à celles de Ray Sugar Robinson.

Les prévisions de Lakhdar n'étaient pas moins rigoureuses.

- Une fois payées les dettes de grand-père, je rachète les soixante hectares, je fais venir une

Parisienne à cheval, et je dis au colon : vous pouvez faire le vide.

- J'en ai marre de boire l'air.

- Tu crois que le sang va pas descendre ? J'ai les pieds qui dorment.

- Claque des dents, ça fait circuler le sang.

- C'est pas une vie !

- C'est le chemin des Ancêtres. Ce monde n'est pas pour nous.

- L'autre non plus, peut-être.

À midi, ils s'engageaient le long d'un couloir aérien nouvellement crépi, incorporés à une

famille qui exhibait de loin ses tickets. Grisaille monumentale. Abasourdis par la variété des bagages et des féminités, ils ne s'étaient pas avoué l'essentiel : Lakhdar n'avait qu'un acte de naissance vieux de cinq ans et la carte d'identité de Brahim, délivrée par les autorités militaires des territoires du Sud, était couverte de caractères arabes à moitié effacés.

- Presse-toi.

- On est à Marseille !

- C'est grand.

- Nous aussi, on est grands.

Le couloir s'allongeait, coupé de marches donnant sur des galeries où la foule se divisait, tout en grossissant.

Brahim ralentissait, l'œil lointain.

- J'en vois un, là-bas, qui est sûrement de chez nous. Le noir, le frisé, avec une chemise de toutes les couleurs.

Le personnage dit qu'il était d'Oran.

- Pas si loin que ça, cocagne ! Y a le poste de douane. Vous avez rien ?

Ils étaient devant un guichet fumant. La jeune femme égouttait les frites. On lui aurait mangé les cheveux.

- À vous l'honneur, dit Lakhdar.

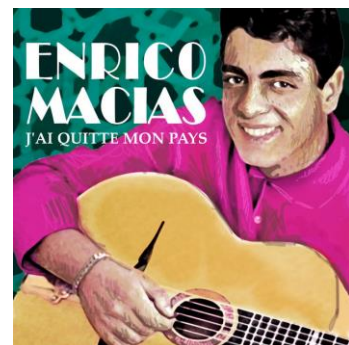
- Attention, dit l'Oranais. Quand j'ai débarqué à Marseille, j'ai voulu goûter la soupe au poisson ; ça fait que j'ai couché dehors, et la police m'a repéré. En pays étranger, faut pas dépenser avant de s'enrichir.

Ils tournèrent sur une place flanquée de brasseries très vastes. Ils remarquèrent, en dévalant une rue à pic, un nombre incroyable de nègres et de Nord - Africains.

Ils baissaient les yeux sur les flaques immondes, reconnaissaient des costumes dont l'élément national était le passe-montagne kaki et l'uniforme de la dernière guerre. Ils passaient en revue les cafés où ne manquaient pas les enseignes orientalistes, jusqu'aux touffes de menthe qui ornaient les verres de thé vert. « Oui ou non avons-nous traversé la mer ? » disaient leurs regards détournés de groupes indéracinables qui marchandaient les guenilles, tendaient les paquets de Bastos. Marseille n'était plus que ce corridor de casbah. Le soleil pâlisant sur de vieilles murailles. Une automobile aux antennes cafardeuses, longue comme un corbillard. Commissariat de police. Un attroupement sur les marches, et, à grands cris, haranguant les trafiquants, un sergent recruteur.

ENRICO MACIAS, ADIEU MON PAYS, 1964

J'ai quitté mon pays
J'ai quitté ma maison
Ma vie, ma triste vie
Se traîne sans raison
J'ai quitté mon soleil
J'ai quitté ma mer bleue
Leurs souvenirs se réveillent
Bien après mon adieu
Soleil!
Soleil de mon pays perdu
Des villes blanches que j'aimais
Des filles que j'ai jadis connues
J'ai quitté une amie
Je vois encore ses yeux
Ses yeux mouillés de pluie
De la pluie de l'adieu
Je revois son sourire
Si près de mon visage
Il faisait resplendir
Les soirs de mon village
Mais, du bord du bateau
Qui m'éloignait du quai
Une chaîne dans l'eau
A claqué comme un fouet



J'ai longtemps regardé
Ses yeux bleus qui fuyaient
La mer les a noyés
Dans le flot du regret

❖ 1967 ET APRÈS : ÉLOIGNEMENT ET OUBLI VERS D'AUTRES DESTINS

ROMAIN GARY, LA VIE DEVANT SOI, MERCURE DE FRANCE, 1975



Romain Gary, pseudonyme de Romain Kacew, né à Vilnius en 1914. Élevé par sa mère qui place en lui de grandes espérances, il arrive en France à l'âge de quatorze ans et s'installe avec elle à Nice. Après des études de droit, il s'engage dans l'aviation et rejoint le général de Gaulle en 1940. Il fait paraître son premier roman, « Éducation européenne », en 1945, puis il entre au quai d'Orsay. Il continue d'écrire tout en occupant ses fonctions de diplomate. Consul à Los Angeles, il épouse l'actrice Jean Seberg, écrit des scénarii de films. Sa femme se donne la mort en 1979.

Romain Gary se suicide l'année suivante laissant un document posthume où il révèle qu'il est aussi Émile Ajar, auteur à succès et prix Goncourt avec « La vie devant soi » en 1975.

Mohammed est un enfant confié à une vieille juive, Mme Rosa, par sa mère qui est une prostituée. Elle habite dans un immeuble miteux dans le quartier de Belleville à Paris. Mme Rosa est une grosse femme dont le passé traumatique renaît souvent ce qui intrigue Momo.

Je ne sais pas du tout de quoi Madame Rosa pouvait bien rêver en général. Je ne vois pas à quoi ça sert de rêver en arrière et à son âge elle ne pouvait plus rêver en avant. Peut-être qu'elle rêvait de sa jeunesse, quand elle était belle et n'avait pas encore de santé. Je ne sais pas ce que faisaient ses parents mais c'était en Pologne. Elle avait commencé à se défendre là-bas et puis à Paris rue de Fourcy, rue Blondel, rue des Cygnes et un peu partout, et puis elle a fait le Maroc et l'Algérie. Elle parlait très bien l'arabe, sans préjugés. Elle avait même fait la légion étrangère à Sidi Bel Abbès mais les choses se sont gâtées quand elle est revenue en France car elle avait voulu connaître l'amour et le type lui a pris toutes ses économies et l'a dénoncée à la police française comme Juive. Là elle s'arrêtait toujours lorsqu'elle en parlait, elle disait « c'est fini ce temps-là », elle souriait, et c'était pour elle un bon moment à passer.

**LINDA BENDALI, *SARCELLES, UNE UTOPIE RÉUSSIE ?*,
GULF STREAM ÉDITEUR, 2006**



Il est à Sarcelles un quartier comme il n'en existe nulle part ailleurs en France. Baptisé affectueusement « la petite Jérusalem », il pourrait aussi rappeler Tunis, Casablanca ou Constantine tant chantent dans ses rues tous les accents du Maghreb. On y cause indifféremment hébreu, arabe ou français et on y parle beaucoup avec les mains. Situé dans le « haut » du grand ensemble, dans le quadrilatère compris entre l'avenue du 8 mai 1945, le boulevard

Albert Camus, l'avenue Paul-Valéry et le boulevard Edouard-Branly, ce secteur abrite des centaines de familles juives, en majorité sépharades, agglutinées autour de la grande synagogue. Une concentration qui lui vaut l'appellation de « quartier juif » car dans ses rues, la judaïcité s'exhibe avec fierté et sérénité. « Sarcelles nous permet d'avoir une vie communautaire épanouie et sans complexe car ici, le regard de l'autre ne nous gêne pas » se réjouit Marc Djébali, médecin généraliste, porte-parole de la communauté juive et ancien président du collectif des associations juives de Sarcelles.

**OMAR BENLAALA, *TU N'HABITERAS JAMAIS PARIS*,
FLAMMARION, 2018.**

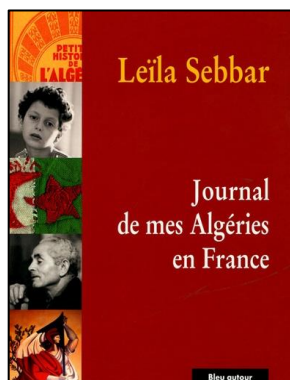


L'auteur décide d'enregistrer les souvenirs de son père Bouzid, ouvrier kabyle algérien immigré en France. Arrivé en France, il s'installe dans l'Est parisien, rue de la Mare dans le quartier de Belleville, qu'il découvre petit à petit.

J'ai toujours aimé marché seul, et grâce à ça, petit à petit je me suis échappé du groupe. D'abord en poussant jusqu'au Terminus, ce café, place de la République, ouvert jusqu'à quatre heures du matin, d'où j'observais les Parisiens, leurs manières, leurs habitudes, les expressions, les accents. Puis je remontais rue de la Mare, pleins de mots inconnus, de nouveaux visages ; j'y retrouvais les copains, les cousins, d'autres cafés. Ce n'est pas que j'aimais moins ce quartier, mais simplement, j'avais le sentiment qu'il m'allait moins bien, comme un vêtement qu'on adorait adolescent et qu'on refuse même de voir une fois adulte. Bien sûr, j'étais

content de retrouver mon environnement en rentrant du travail : le marchand de charbon du 21 ; la cité Antoine-Loubeyre, au 23, où se trouvaient l'usine de chaussures et nos amis arméniens ; l'épicerie du 29 ; le bar juste après – mon repaire à moi, c'était celui du 39, face à notre immeuble. Je ne sais pas s'il avait un nom mais si c'est le cas, on ne nous a pas officiellement présentés. À côté, au 41, David vendait conserves, bougies, allumettes. Ensemble, on parlait arabe. Il nous faisait crédit, sans rien noter. Le matin, avant d'aller au turbin, on prenait les cageots des provisions du jour, et, le soir, on payait. La confiance était réciproque, l'entente excellente jusqu'à la guerre des Six Jours, qui a semé la confusion. L'effet papillon. Si un battement d'ailes a tant de conséquences, que dire d'un obus ? Devant le 40, on se réunissait pour fumer et raconter nos journées. Au 45, la boulangerie qui nous a fait découvrir la baguette. Plus haut, rue des Cascades, un repère de blousons noirs. Parfois, j'y passais boire une bière, puis une autre, et un dernier verre. Pourtant, ce n'est pas l'eau qui manque entre la Mare, les Rigoles et les Cascades ! Et ces anciens lavoirs, encore intacts, qui aujourd'hui font le bonheur des promeneurs. Sans oublier le réservoir, porte des Lilas. C'est pourtant à la douche municipale qu'on se rendait le dimanche, pour un bain hebdomadaire, juste avant d'aller remplir le cabas collectif au marché. En fait, on partageait tout : le travail, nos nuits, les repas, même nos séances de cinéma à Belleville, Barbès, la Villette, Avron.

LEÏLA SEBBAR, *MES ALGÉRIES EN FRANCE*, BLEU AUTOUR, 2004.



L'ouvrage de Leïla Sebbar rassemble une série de portraits féminins élaborés à partir d'entretiens, de photos, d'objets qui disent l'histoire de l'Algérie en France. Ici, elle recueille la parole de Marthe Stora, née Zaoui, à Constantine en 1918 et décédée en l'an 2000. Marthe a quitté l'Algérie en 1962 et l'entretien est réalisé en France, en 1991, à Sartrouville où elle a vécu et terminé sa vie. Dans ses souvenirs, elle donne à voir la diversité des sta-

tuts, des trajectoires et des relations. La cuisine servant de lien nostalgique avec le passé.

Je suis née à Constantine. Aussi loin que je remonte, on est de Constantine. Mon père tenait une bijouterie dans le quartier musulman. Nous habitions le quartier israélite, une belle maison. Dans la famille on avait des terres à blé, du côté de ma mère. Mes parents étaient de bons Juifs. Les Juifs observaient. On a toujours observé. On était sept filles et un garçon. Les filles ne fréquentaient pas l'école religieuse, c'était réservé aux garçons. Ils apprenaient l'hébreu pour dire les prières en hébreu le jour de la communion. Nous les filles, non. On n'a jamais reçu d'instruction religieuse. On aidait ma mère

à la cuisine, pour les rites juifs on savait. Je fais la cuisine de chez nous. Le couscous, les gâteaux. C'est ma mère qui m'a appris. On n'achetait jamais de pâtisseries, les cigares aux amandes, les makrouts, les gâteaux au miel, tout était fait à la maison. Aujourd'hui encore mes enfants me demandent la cuisine de là-bas.

Je ne suis pas allée à l'école du Consistoire mais à l'école française, oui. Jusqu'au brevet. C'était des écoles de filles, à côté de l'école de garçons, les filles musulmanes ne venaient pas à l'école, je n'en ai jamais vu, ni au collège. Je n'ai pas eu d'amie musulmane. Les filles se voilaient à douze ou treize ans et on ne les voyait plus. Les garçons avaient des amis musulmans qui fréquentent l'école française. Mon grand-père avait un ami, un cheikh, qui venait tous les jours bavarder avec lui au magasin, il avait sa chaise. Ils parlaient en arabe. J'ai un oncle paternel qui savait très bien l'arabe, c'était un lettré, il était interprète militaire, il a écrit des livres en arabe. L'autre oncle celui qui était président du Consistoire, était scientifique, il est devenu commandant dans l'armée française. Mon père a fait la guerre de 14-18. On était français. Un frère de ma mère est mort à Bordeaux pendant la guerre, son corps a été transféré à Constantine, un autre oncle est mort à Arras au début de la guerre, il est enterré là-bas dans une fosse commune.

PATRICK BRUEL, AU CAFÉ DES DÉLICES, 1999.

Le *Café des délices* est un établissement de Sidi Bou Saïd, petit village situé à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Tunis. Il offre une vue incomparable sur le golfe de Carthage et est très proche du site archéologique de l'ancienne cité de la Rome Antique.

Tes souvenirs se voilent
Ça fait comme une éclipse
Une nuit pleine d'étoiles
Sur le port de Tunis
Le vent de l'éventail de
ton grand-père assis
Au Café des Délices

Tes souvenirs se voilent
Tu vois passer le tram
Et la blancheur des voiles
Des femmes tenant un fils
Et l'odeur du jasmin
Qu'il tenait dans ses mains
Au Café des Délices

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, ya lil

Tes souvenirs se voilent
Tu la revois la fille
Le baiser qui fait mal
À Port El Kantaoui
Les premiers mots d'amour
Sur des chansons velours
Habibi, habibi

Tes souvenirs se voilent
Tu les aimais ces fruits
Les noyaux d'abricot pour toi,
c'étaient des billes

Et les soirées de fête
Qu'on faisait dans nos têtes
Aux plages d'Hammamet

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Tes souvenirs se voilent
À l'avant du bateau
Et ce quai qui s'éloigne
Vers un monde nouveau
Une vie qui s'arrête
Pour un jour qui commence
C'est peut-être une chance

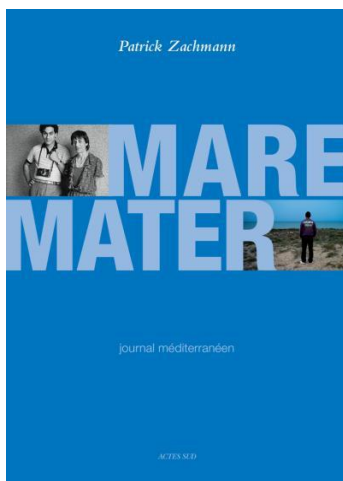
Ya lil, ya lil, tu n'oublieras pas
Ya lil, ya lil, ces parfums d'autrefois
Ya lil, ya lil, tu n'oublieras pas
Ya lil, ya lil, même si tu t'en vas

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Une nuit pleine d'étoiles
(ya lil, ya lil, habibi ya lil)
Sur le port de Tunis
Et la blancheur des voiles
Des femmes tenant un fils
Le vent de l'éventail de ton
grand-père assis
Et l'odeur du jasmin
Qu'il tenait dans ses mains
Au Café des Délices

Au Café des Délices
Ya lil
Mille ya lil, au Café des Délices

**PATRICK ZACHMANN, MARE MATER, JOURNAL
MÉDITERRANÉEN, ACTES SUD, 2013**



L'ouvrage dont est extrait ce texte a été publié en accompagnement de l'exposition éponyme qui s'est déroulée au MUSEM entre novembre 2013 et janvier 2014. En exergue, une citation de Patrick Zachmann « Je suis devenu photographe parce que je n'ai pas de mémoire. La photographie me permet de reconstituer les albums de famille que je n'ai jamais eus, dont les images manquantes sont devenues le moteur de mes recherches. Mes planches-contact sont mon journal intime ».

Comme me l'avait suggéré Huguette, j'ai pu rencontrer Albert, l'un des fils de mon grand-oncle Max. Je l'ai interviewé et filmé avec sa femme dans un appartement luxueux de Neuilly. Pharmacien à la retraite, il a je crois 86 ans. Lorsque j'arrive, la femme d'Albert me dit : « Enchantée. Il n'est jamais trop tard pour faire connaissance ». Ils sont très aimables et Albert me parle du passé, du Maroc, d'une voix très posée, douce, très lente. Tantôt il me tutoie, tantôt il me vouvoie.

Albert n'a pas du tout le même rapport que ma mère avec le pays où il a grandi. Il parle du Maroc comme d'un pays délicieux qu'il a aimé, d'Oujda comme d'une ville où « il faisait bon vivre ». Il évoque le climat exceptionnel, la plage magnifique où ils allaient se baigner, la maison familiale... Ma mère me disait de sa maison que c'était un taudis. J'envie les enfants d'Albert dont il me parle un peu et auxquels il a transmis ce passé. Il a même fait un voyage avec l'un d'entre eux à Oujda. Je l'interroge sur ses relations là-bas avec les Arabes. Il en garde un très bon souvenir. Albert parle du changement survenu depuis l'apparition des intégristes musulmans, mais que sinon, les Juifs et les Arabes étaient faits pour s'entendre. Je n'en suis pas totalement convaincu, mais je trouve ce discours rassurant. On a tellement de mal à croire à une paix possible entre Israéliens et palestiniens qu'on finit par penser que Juifs et arabes sont ennemis depuis toujours.

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

L'ÉQUIPE DU DÉPARTEMENT DE LA PÉDAGOGIE

- Marie Bourdeau, responsable du département de la pédagogie
marie.bourdeau@palais-portedoree.fr
- Véronique Servat, coordinatrice des ressources pédagogiques
veronique.servat@palais-portedoree.fr
- Malika Ziane, chargée de recherche
malika.ziane@palais-portedoree.fr

Et trois professeures-relais missionnées par les DAAC des rectorats de Versailles, Créteil et Paris :

- Christiane Audran-Delhez, académie de Versailles
christiane.audran-delhez@palais-portedoree.fr
- Ibtissem Hadri-Louison : académie de Créteil
ibtissem.hadri-louison@palais-portedoree.fr
- Delphine Vanhove : académie de Paris
delphine.vanhove@palais-portedoree.fr

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

histoire-immigration.fr/diffuser-les-savoirs/la-pedagogie

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Musée national de l'histoire de l'immigration

Aquarium tropical

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3^a – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



www.palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : info@palais-portedoree.fr

education@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.
